

LE JEU DE CROSSE

LE NATIONAL.

Voici revenue la saison des jeux si bien dits "athlétiques." Parmi ces jeux, il en est un entièrement propre à notre pays, et ce n'est pas un des moins captivants ; nous voulons parler du jeu de crosse.

Il s'est formé plusieurs clubs de ce jeu : nous en possédons un spécialement créé pour les Canadiens-français, le National.



J.-A. LAMARCHE, PRÉSIDENT

Déjà, cette société s'est mesurée avec ses aînées : après bien des péripéties où l'on n'a pas toujours usé de procédés entièrement loyaux à son égard, elle a enfin conquis le championnat qu'elle détient actuellement encore.

Nous publions en ces colonnes les portraits du président du National, M. J. Lamarche, et du vice-président, M. A. Menier. La semaine prochaine, nous donnerons ceux du secrétaire et du trésorier.

Le National a son terrain près des rues Atwater et Sainte-Catherine. C'est là que cette société se livre à ses exercices préparatoires, nous n'en doutons pas, à de nouveaux succès. Elle doit, en effet, maintenir sa réputation et acquérir de nouvelles gloires.



Photo Laprés & Lavergne.

A. MENIER, VICE-PRÉSIDENT

Nous osons espérer que nos compatriotes soutiendront de toutes leurs forces et de leurs encouragements le club Le National. On nous dit que la direction, sans vouloir en éliminer les éléments de race étrangère qui s'y trouvent, veut cependant en faire absolument une société canadienne-française, et favorisera nécessairement dans ce but, l'enrôlement des nôtres : les jeunes gens se feront donc un devoir de s'y faire inscrire.

La deuxième équipe du National jouera son premier match samedi, le 20, avec les Leo. La rencontre aura lieu sur le terrain du National.

LA RÉVÉRENCE

La Révérence dont la mode est morte, après le XVIII^e siècle, avec les mouches et la poudre, était la grande étude de nos grand'mères.

Après "La Croix de par Dieu", ce que l'on apprenait, avant tout, aux petites demoiselles de l'autre siècle, c'était à faire la révérence. Et il fallait voir comme, pinçant leur robe des deux mains, les mignonnes s'étudiaient à la reproduire avec grâce. C'était tout une affaire, car il y avait plusieurs sortes de révérence — et selon les gens et selon les circonstances. Le principe de la révérence était de marquer à quelqu'un un grand sentiment de respect. Elle s'exécutait en inclinant beaucoup le corps et en pliant les genoux. C'étaient les maîtres de danse qui étaient chargés d'apprendre aux jeunes filles à faire la révérence selon les règles, avec les petites manières du beau monde et les petites mines du grand ton.

Il y a trois sortes de révérence : la révérence en avant, la révérence en passant, et la révérence en arrière. La science à la mode voulait qu'on fit, à propos, telle ou telle révérence.

Rien ne recommandait une jeune fille ou une jeune femme comme la révérence qu'elle détachait dignement ou gracieusement à un noble personnage ou à une belle amie. La révérence, du reste, faisait valoir la souplesse de la taille, l'élégance de l'allure, l'attitude élégante du port de la tête et le charme du sourire.

Dans l'ancienne cour, et dans certaines circonstances déterminées, l'étiquette avait réglé ce qu'on appelait la *cérémonie des révérences*. A propos de la mort d'une des filles de Louis XV, en 1752, l'avocat Barbier écrit ceci : "Mardi était le jour à Versailles pour la cérémonie des révérences. Le roi se tient dans son appartement ; les princes du sang, les ambassadeurs, tous les gens de la cour, se présentent les uns après les autres en grand manteau de deuil, rabat, et les cheveux en long épars. Cette cérémonie est pour faire compliment au roi sur la perte qu'il a faite. Le roi parle seulement à quelques princes ou grands seigneurs et ne voit guère les autres dont il ne connaît même pas la plus grande partie."

En présence des saluts familiers et des shakehand grossières, comme je les regrette — les révérences de nos grand'mères ! Je me rappelle au plus lointain de mon enfance, une petite personne toute ratatinée, qui était ma bisaïeule. Ayant franchi le siècle, elle n'avait jamais voulu s'astreindre au nouveau salut de la Révolution et rien n'était étrange comme de la voir — toute seule, dans la vie — faire la révérence, la belle révérence de son temps. Elle voulait toujours nous apprendre à la faire, cette révérence ; mais elle y perdait invariablement sa patience et ses lunettes, la chère et bonne bisaïeule !

AIMÉ GIRON

MON DOMESTIQUE BIGORNEAU

Vous ne connaissez pas Bigorneau ? Eh bien ! Bigorneau, c'est mon domestique.

D'abord, je dois vous dire tout de suite, Bigorneau n'est pas très fin-finot. Au contraire, il est bête, mais bête, comme une bête qui n'aurait pas d'esprit.

Tenez ! quelques-uns de ses traits entre mille : Hier, j'écrivais dans mon cabinet de travail. Soudain, j'entends... patatras !... Bon ! que je m'écrie, voilà mon Bigorneau qui a fait des siennes ! Je le sonne. Il arrive l'air penaud.

—Bigorneau, qu'as-tu cassé encore ?

—Une assiette, monsieur.

—Mais, maladroit, comment t'y prends-tu donc, pour briser ainsi tout ce que tu touches ?

—Ma foi, monsieur (et Bigorneau va chercher une autre assiette), je la tiens comme ceci, je la frotte, je regarde en l'air, et...

Et Bigorneau laisse tomber l'assiette en disant :

—Je fais comme cela, monsieur !

Un autre jour, je lui avais dit :

—Ecoute, fais bien attention, j'ai à travailler demain matin, tu me réveilleras à 6 heures ; n'y manque pas. Savez-vous ce qu'il me répond ?

—Oh ! monsieur peut compter sur moi ! et en s'en allant, il ajoute : monsieur voudra bien me sonner.

Non, il n'a pas son pareil ! Figurez-vous qu'il y a huit jours, il entre dans ma chambre d'un air très joyeux.

—Ah ! monsieur, s'écrie-t-il, quelle bonne nouvelle !

Et moi, très étonné :

—Un héritage ?

—Oh ! mieux que cela !... On va me faire mon portrait. C'est votre ami Coquenbois, l'artiste en dessinature (et, entre nous, un bien brave monsieur) qui m'a fait cette proposition. "Mon vieux, qu'il me dit, tu as une binette à peindre et à encadrer. Ce sera le clou de l'Exposition".

Alors, vous comprenez, moi, j'ai saisi l'occasion aux cheveux, et je lui ai répondu :

—Entendu, je passerai poser chez vous tous les soirs, après mon ouvrage. Vous me *peintraturerez* grandeur nature, tenant à la main un livre que je lirai tout haut.

Qu'en dites-vous ? Et si c'était tout ! Encore une : Je donnais depuis quelque temps mes soins à un pauvre diable, qui ne tenait à la vie que par un fil. J'espérais cependant le remettre sur pied, grâce à certain médicament de ma composition. J'envoie Bigorneau chez mon malade, en lui recommandant de le veiller pendant la nuit, et de lui donner, toutes les heures, une cuillerée à bouche de cette potion.

Le lendemain, je vais voir l'effet qu'elle avait produit.

—Eh bien, Bigorneau, et notre malade ?

—Hélas ! monsieur, me répond Bigorneau en pleurant, il est mort !

—Il est mort ! Mais, lui avez-vous fait prendre ma médecine ?

—Bien sûr, monsieur ; seulement, rien n'a fait, et pourtant, je l'ai si bien secoué ! Voyez, il m'est passé entre les bras !

—Secoué ? Comment ?

—Dame, me répondit Bigorneau, de son ton le plus naturel, il y avait écrit sur le remède : *secouer avant de faire prendre*. Vous comprenez... j'ai secoué, hardi donc !

—Quoi, secoué ?

—Mais... notre homme ?

—Malheureux ! c'était la fiole, et non le malade... Ah ! si tu meurs, toi, d'avoir trop d'esprit, Bigorneau, je veux être pendu !

JULES DELSOL.

LES ARCHIVES DE LA SCIENCE

LA DECOUVERTE DES ALLUMETTES PHOSPHORÉES

Jusqu'à présent, deux Allemands, Roemer et Preschel, se disputaient l'invention des allumettes au phosphore. S'il faut en croire une revue de chimie allemande, d'après le témoignage même d'un ami de collège encore vivant de l'inventeur, il semblerait que ce véritable inventeur fut le Hongrois Janos Irinyi. Suivant, en 1835, à l'âge de dix-neuf ans, en qualité d'élève de l'École polytechnique de Vienne, le cours de chimie du professeur Meissner, il aurait été très frappé de la réaction qui se produit lorsqu'on frotte ensemble du peroxyde de plomb et du soufre. Aussitôt l'idée lui serait venue que l'on pourrait augmenter fortement l'intensité de la réaction en remplaçant le soufre par du phosphore.

Il s'enferma dans sa chambre et on ne le vit pas les jours suivants. Désireux de le voir, son ami se rendit chez lui et après s'être annoncé, il reçut cette réponse. "Va-t-en, Schwab, je fais une découverte." Quand Irinyi vint retrouver ses amis, il avait les poches pleines d'allumettes qu'il frottait sur les murs et qui toutes prenaient feu. Il les préparait en faisant fondre du phosphore dans une solution concentrée de colle et en agitant jusqu'à ce que la masse fût refroidie et que le phosphore fût finement divisé. Il mélangeait cette